Philippe Lejeune

La Mémoire et l'Oblique

Georges Perec autobiographe

ESSAI

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

« Le projet d'écrire mon histoire s'est formé presque en même temps que mon projet d'écrire. »
W ou le souvenir d'enfance, p. 41

Si je lis trop vite cette phrase clé, je risque de conclure que le projet autobiographique est, pour Georges Perec, central. Non : il s'est formé presque en même temps que le projet d'écrire, il n'en est qu'une manifestation particulière. Son projet est un projet d'écriture, tout court. Mais s'il écrit son histoire, ce sera l'histoire de quelqu'un qui écrit, et l'autobiographie reprendra une place centrale puisque, entre autres origines, elle devra d'abord explorer l'origine existentielle du projet d'écrire lui-même. « J'écris : j'écris parce que nous avons vécu ensemble, parce que j'ai été un parmi eux, ombre au milieu de leurs ombres, corps près de leur corps » (*W ou le souvenir d'enfance*, p. 59).

Certes, Perec s'est gentiment moqué du *gnothi seauton*, devenu « les gnocchis de l'automne » (« Autoportrait », 1972). Plus tard, il a clairement indiqué que l'interrogation autobiographique n'était que l'une des quatre interrogations qui guidaient son écriture : 1. sociologique ; 2. autobiographique ; 3. ludique ; 4. romanesque (« Notes sur ce que je cherche », 1978). Mais en 1967, dans les avant-textes tragiques d'une œuvre qu'il abandonnera, *Les Lieux de la trentaine*, on peut lire, au milieu d'une grande page de registre : « Il faudrait dire je. Il voudrait dire je. » – Mais quel « je » ?...

L'envie de répondre à cette question m'est venue en étudiant les brouillons de *W ou le souvenir d'enfance*, en découvrant la lettre-programme envoyée à Maurice Nadeau en 1969, puis en explorant 1'ensemble du fonds des archives Perec.

Trois choses m'ont frappé :
– si le genre autobiographique n'est pas central chez Perec, en revanche Perec est peut-être central pour le genre autobiographique. Parce que le langage ordinaire de l'autobiographie lui était en quelque sorte interdit, dos au mur, il a inventé de nouvelles stratégies ;
– il est impossible de parler, au singulier, du projet autobiographique de Perec ; il faut écrire une histoire de ses projets, de leur évolution dans le temps. Aussi y a-t-il quelque artifice à faire dialoguer, comme je viens de le faire, des déclarations prises à des moments différents de cette évolution ;
– cette histoire est encore en grande partie inconnue : les textes publiés sont comme la partie émergée d'un iceberg ; il ne faut pas imaginer que les manuscrits laissés par Perec sont seulement des « brouillons » de ce que nous connaissons ; ils sont pleins d'avant-textes de textes qui n'existent pas, si je puis dire, c'est-à-dire de projets inachevés ou abandonnés ; ces projets ne sauraient être considérés comme des œuvres, mais ce sont des actes essentiels à connaître pour comprendre ses stratégies autobiographiques et leur évolution. Perec lui-même a d'ailleurs fait du « projet » ou du « programme » une sorte de micro-genre littéraire, et il a placé au centre de *La Vie mode d'emploi* un projet inabouti.

À la fin de ce chapitre, p. 49-57, j'ai rassemblé, en ordre chronologique, toutes les informations que j'ai pu tirer des textes publiés et des manuscrits. Pour éclairer ce « repérage » minutieux, je donnerai ici une triple vue cavalière : sur les problèmes que pose la lecture de tels manuscrits, sur les grandes phases de cette activité autobiographique, enfin sur « Perec autobiographe » dont j'essaierai de tracer le portrait.

MANUSCRITS

Ce voyage dans les manuscrits peut inspirer des sentiments très mélangés. Georges Perec est mort en 1982, en pleine activité. Il terminait un grand roman, *53 jours* (publié en 1989 chez P.O.L). Il travaillait à l'un des projets de « Choses communes », *L'Herbier des villes*. Les papiers qui étaient dans son bureau ont été recueillis et inventoriés. C'est une sorte d'immense chantier : avant-textes des œuvres publiées, projets en cours, projets abandonnés, mais aussi tout un ensemble d'archives personnelles, correspondance reçue, agendas utilisés le plus souvent comme agendas, mais parfois comme journal, plans de travail, listes de courses à faire ou de gens à inviter, etc., tous les gestes d'écriture qui accompagnent une vie. L'ensemble en gros (mais en gros seulement) classé par lui-même (son bureau comportait un grand meuble-classeur à casiers) représente l'essentiel de son travail, avec des lacunes surtout pour ce qui touche aux œuvres de jeunesse. Dans sa « Radioscopie », il raconte à Jacques Chancel l'histoire des deux valises : à l'occasion d'un déménagement, il met dans l'une ce qui est à garder, dans l'autre ce qui est à jeter, et bien sûr… se trompe de valise. Il en reste assez pour convaincre qu'il disait vrai en affirmant que son projet était d'écrire « tout ce qui est possible à un homme d'aujourd'hui d'écrire » (*Penser/Classer*, p. 11). Aux ébauches s'ajoutent même, faisant rêver à la manière dont il les aurait remplis, quelques registres vierges, de ces grands registres de commerce anciens comme il les aimait, provision pour les œuvres futures… Ce que nous avons sous les yeux, répartis dans plus d'une centaine de cartons et de dossiers, c'est un atelier en plein travail, foudroyé, figé par la mort.

Nous-mêmes, archivistes, historiens, du seul fait que nous sommes admis à regarder, avons le sentiment pénible d'être complices de la mort. […]